



**Denis Thériault** fait sonner le facteur deux fois  
Page F 3



**L'émancipation** collective par l'école et les médias  
Page F 6

# LIVRES



ILLUSTRATION TIFFET

POINT FINAL

## Louis Geoffroy, à tombeau ouvert

Disparu à 30 ans, le poète voulait faire gicler la vie à travers les mots

Jeune poète en butte contre le savoir désincarné des institutions, Louis Geoffroy voulait faire gicler la vie à travers les mots, faisant sienne la révolution amorcée par le jazz. C'est donc sur une note bleue que se poursuit la série Point final consacrée aux disparitions marquantes d'écrivains québécois.

MAXIME CATELLIER

**L**a mort est d'une affreuse banalité. Pendant que nous nous abreuvons de l'image d'un Claude Gauvreau donnant son suicide en spectacle aux passants de la rue Saint-Denis, la réalité serait moins romantique: le bonhomme habitait un appartement minuscule et faisait des haltères sur un toit goudronné en plein mois de juillet. C'est certain qu'une insolation suivie d'une perte d'équilibre, c'est moins poétique que le saut de l'ange.

Louis Geoffroy est mort dans l'incendie de son appartement, angle de Bullion et Mont-Royal, en s'endormant sur des épreuves à corriger avec la cigarette aux doigts. C'était le 7 octobre 1977. Son appartement était essentiellement composé de journaux et de livres, sa «documentation». Le médecin légiste déclarera que le poète de 30 ans était parti en fumée, asphyxié en rampant vers

la sortie, trop tard, mais qu'il aurait fallu un an à la cirrhose pour venir à bout de son foie. Il aimait le rye whisky, les femmes nues et le jazz noir.

Derrière lui, une œuvre toujours mineure dans les anthologies, accusant le poids de la contre-culture, mouvement qui, comme un fardeau dont il faudrait s'acquitter, comme les erreurs de jeunesse, porte une mascotte à tête de Lucien Francoeur en guise de légende. Mais il faudra un jour se rendre compte qu'en laissant ainsi les professeurs écrire l'histoire, on finit par enseigner les professeurs. Qu'une œuvre aussi géniale et précoce que celle de Louis Geoffroy ne dispose pour l'instant que d'une réédition lacunaire datant du début des années 1990, voilà de quoi donner froid dans le dos à n'importe quel étudiant en littérature.

C'est en bouquinant chez Débédy rue Saint-Denis que j'ai acheté pour six maigres piastres, à l'aube de mes 20 ans, *Le saint*

*rouge et la pécheresse* (Le Jour, 1970). Dans ces «notes pour une chorégraphie» épousant les moindres sursauts de ce qui fut pour Geoffroy le plus grand disque de jazz de tous les temps, *Black Saint and the Sinner Lady* de Charles Mingus, les mots fusillent à même la tempe du rythme dans une virtuosité inégalée qui fait passer les jeux de langue de ses contemporains formalistes pour de bien pâles loisirs.

Viscérale, ainsi la poésie de Geoffroy fait sienne la révolution amorcée par le jazz dans une Amérique au bord de la crise de nerfs, et dans un Québec au bord de la crise d'Octobre. Les mots doivent épouser le réel dans toute sa crasse pour rejailir comme des tentatives d'appropriation sincères, vitales de ce qui, tel que le définit Mingus lui-même dans cet album phare paru en 1963, est «le temps, par fait ou en syncope, quand le robinet dégoutte d'un joint qui fuit».

«Garrocheux de viscères»

Pour Jean Lepage, qui a illustré les livres de Louis Geoffroy et qui fut son grand ami à l'époque, il incarnait mieux que quiconque cette véritable lutte contre le savoir désincarné des institutions. «À comparé, Claude Gauvreau

fait figure de linguiste. Geoffroy est un garrocheux de viscères», me dit-il en guise de comparaison.

Citant Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*, Jean Lepage définit ainsi la poésie de Louis Geoffroy: «L'image poétique est bien l'événement psychique de moindre responsabilité.» De cette volonté de se déresponsabiliser par rapport à ce qui est supposé poétique et ce qui ne l'est pas, Geoffroy a créé une œuvre profondément originale.

Agé d'à peine 21 ans, refusé par les maisons établies, Geoffroy fonde l'Obscène Nyctalope et publie *Les nymphes cabrées* en 1968, qui sera suivi par *Graffiti* et *Poker*, deux audacieux livres-objets qu'il imprime sur les presses d'André Goulet grâce aux revenus qu'il tire de son travail occasionnel auprès de son père comptable à Joliette.

Pour survivre, il sera monteure avec son ami Lepage chez Onyx Films. Mais dès qu'il a assez d'argent, Geoffroy descend à la taverne. Correcteur d'épreuves pour les éditions du Jour, Victor-Lévy Beaulieu se souvient aussi d'avoir été obligé d'aller chercher Geoffroy à la taverne pour le mettre au travail.

VOIR PAGE F 4 : TOMBEAU

## De vie, de jeux et de silences

Livres, cravates, tricots et tablettes, côte à côte dans la bibliothèque du XXI<sup>e</sup> siècle

«Chhhuuuut! Vous êtes dans une bibliothèque!» Le silence qui était requis et cajolé dans les bibliothèques n'y est plus imposé. Certains coins lecture sont réservés encore au calme, mais les bibliothèques invitent désormais aussi à jouer, débattre, apprendre le macramé (si, si!) ou la peinture, rencontrer des auteurs, écouter des contes en pyjama, découvrir les meilleures manières d'utiliser les liseuses et tablettes. Bienvenue dans les biblios du XXI<sup>e</sup> siècle.

CATHERINE LALONDE

**L**es bibliothèques s'émancipent. On peut, comme à Marc-Favreau à Montréal, y apporter son lunch, y manger et y boire. C'est que ces établissements visent désormais à devenir un «troisième lieu», comme les cafés (la famille et le travail représentant respectivement, dans cette idée sociologique, les premier et deuxième lieux). Un endroit convivial qu'on fréquente régulièrement, qu'on nourrit de conversations et d'idées, une place où se tisse la vie sociale.

Cette notion de «bibliothèque troisième lieu», très forte aux États-Unis, essaime de plus en plus, ici, et jusqu'en France. On l'a dit il y a quelques semaines en ces pages, statistiques à l'appui: on va désormais à la bibliothèque simplement... pour y aller. «Près de la moitié des gens viennent en bibliothèque pour une autre raison que l'emprunt de documents», expliquait à cette occasion le directeur des Bibliothèques de Montréal au Service de la culture de la Ville, Ivan Filion. On s'y presse pour se réunir, entre collègues, entre étudiants, pour profiter du Wi-Fi gratuit, pour assister à une conférence, pour prendre part à une animation, pour apprendre, pour jouer, pour s'évader.

«On parle maintenant des séjournants en bibliothèque, de ces gens qui viennent pour y passer la journée», précise Marie D. Martel, elle aussi de la Direction des bibliothèques. Les services offerts s'élargissent afin de répondre à cette nouvelle tendance, mais aussi pour tenter d'attirer entre les murs de nouveaux utilisateurs que les seules rangées de livres intimidaient.

«À Philadelphie, une bibliothèque a commencé à faire du prêt de cravates, illustre M<sup>me</sup> Martel. On est rendu là, au prêt d'objets. Ils ont constaté que

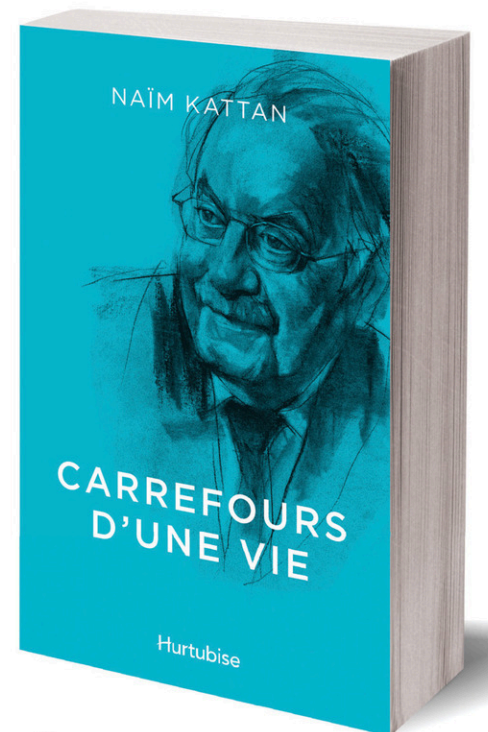
VOIR PAGE F 2 : BIBLIOTHÈQUE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Près de la moitié des gens viennent en bibliothèque pour une autre raison que l'emprunt de documents.

### UN RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE DE NAÏM KATTAN



Également disponible en version numérique



Hurtubise  
www.editionshurtubise.com

## LIVRES

ENTREVUE

## David Goudreault au cœur de la bête humaine

L'auteur ajoute une couche à son humour noir décapant avec *La bête et sa cage*

DANIELLE LAURIN

Ce n'était pas prévu. Le poète et slameur québécois David Goudreault ignorait, quand il s'est lancé dans l'aventure romanesque, qu'il y prendrait goût. Et qu'il s'attacherait à ce point à son jeune héros délinquant.

Résultat : après *La bête à sa mère*, paru l'an dernier et récemment salué par le Grand Prix littéraire Archambault, il publie *La bête et sa cage*, un roman encore plus glauque, violent et dérangeant. « *C'est le milieu dans lequel ça se passe qui veut ça* », argue David Goudreault.

Dans *La bête et sa cage*, le garçon qu'on a vu arraché à sa mère suicidaire à sept ans, ballotté de foyer en foyer avant de se retrouver dans les centres jeunesse, tomber dans la consommation de drogue, torturer des animaux et devenir meurtrier, se retrouve, à 22 ans, en prison. Dans une aile psychiatrique.

Comme dans *La bête à sa mère*, on assiste à une sorte de confession. Le héros-narrateur passe en quelque sorte aux aveux, annonçant dès le départ que le pire est encore à venir. Suspens.

Il n'a pas fini de sévir, loin de là. Rien ne l'empêchera d'assouvir son besoin de monter dans la hiérarchie criminelle, surtout pas le milieu carcéral. Mais le jeune garçon, souffre-douleur idéal, ne sera pas épargné non plus, loi de la jungle oblige. Viols à répétition, chantage, démêlés avec différents gangs ethniques liés à la mafia qui veulent sa peau.

Exagération, tout cela ?



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le milieu de la prison, David Goudreault le décrit en utilisant l'humour noir comme carburant.

Pas le moins du monde, selon l'écrivain autodidacte de 35 ans, qui a œuvré pendant une dizaine d'années comme travailleur social auprès de victimes d'actes criminels et de personnes suicidaires. Il continue d'ailleurs de donner des conférences, des ateliers d'écriture dans les centres jeunesse et les prisons.

#### Un travailleur social sur son épaule

Pour l'écriture de *La bête et sa cage*, en particulier, il s'est nourri d'interviews qu'il a menées auprès de détenus, de policiers, d'agents correctionnels.

Pour lui, le milieu explosif de la prison qu'il décrit en condensé dans son roman, tout en utilisant l'humour noir comme carburant, correspond bel et bien à la réalité : « *Il n'y a rien de moins naturel sur la planète Terre que d'enfermer ensemble des hommes désorganisés, épris de liberté, assoiffés de consommation de drogue et d'alcool, avec des troubles de santé mentale et des difficultés relationnelles lourdes, surveillés par d'autres hommes, plus ou moins formés.* »

La seule chose qui est exagérée dans son deuxième roman, se défend-il, c'est la per-

ception qu'a son personnage de la réalité. Mais ce personnage, qui en veut au monde entier et se croit au-dessus de la mêlée, est un mélange de plusieurs personnes qu'il a connues, auprès de qui il a été appelé à intervenir dans le passé. Des jeunes, en particulier, atteints de troubles de personnalité, qui souffrent de distorsion cognitive, les fausses croyances prenant alors le dessus sur la réalité.

« *Il y a des enfants*, explique David Goudreault, *qui, pour pouvoir survivre — avec un père qui les agresse, dans une société qui les rejette, des écoles*

*où ils ne trouvent pas leur place —, ont besoin de se dire : "moi, je suis spécial, autrement". Ils ont besoin de se créer une personnalité qui va les magnifier.* »

L'auteur, qui dit écrire avec, sur son épaule, le travailleur social qu'il demeure, en a long à dire sur le sujet. « *Comment survivre, poursuit-il, quand tu es un jeune homme au début de la vingtaine avec de grandes ambitions, de grandes aspirations, alors qu'on t'a toujours dit que tu étais un minable et que toute ta famille, les systèmes sociaux, l'école, la société t'ont envoyé le message que tu es un bon à rien : c'est impossible. Il faut que tu te convainques toi-même et, pour ce faire, il y en a qui vont pendre des moyens particuliers, entre autres la criminalité.* »

A ses yeux, l'égoïsme est au cœur de toutes les criminalités. « *Il faut avoir une forme de distorsion cognitive de l'égo, de la perception de soi et du monde pour s'enfoncer dans la criminalité comme le fait mon personnage. Et mon intérêt comme romancier, c'est de me mettre dans sa peau pour tenter de comprendre de l'intérieur comment ça fonctionne.* »

Au milieu des psychopathes, des violeurs, des pédophiles, des revendeurs de drogue et autres fêlés de toutes sortes, son jeune truand, qui se décrit lui-même comme un tueur en série, attend toujours que sa mère lui fasse signe, qu'elle vienne le chercher : la faute aux services sociaux s'ils ont été séparés quand il était enfant, pas sa faute à elle, sa mère adorée, qu'il n'a jamais cessé d'espérer retrouver.

De la même façon, il jette son dévolu sur une agente

### Les romanciers qui l'inspirent

« *Pour ma trilogie, Daniel Pennac, avec sa saga Malessène, constitue une sorte de modèle, dans le sens de ne pas hésiter à juxtaposer l'humour noir et les morceaux qui revolent violemment. Mais de façon plus large, je suis un grand fan des écrivains qui se permettent de jouer avec la langue et de ne pas tomber dans les pièges que la littérature leur tend, qui vont dans des endroits où on ne les attend pas. Par exemple : Romain Gary, Réjean Ducharme, qui utilisent la répétition comme figures de style, qui font parler leurs personnages avec des particularités de langage, avec des couleurs fortes, épicées. Ça me rejoint et, en fait, ça vient me donner le droit de le faire.* »

correctionnelle, s'imaginant que son amour est partagé. Il fabule à tel point qu'il se persuade qu'un jour, ils vivront des jours heureux en couple. « *Pour moi*, insiste le romancier, *La bête et sa cage, au-delà des histoires de meurtre, au-delà de la volonté de mon personnage de prendre du galon dans la hiérarchie criminelle, c'est d'abord une histoire d'amour.* »

Histoire d'amour impossible, mais histoire d'amour quand même. Qui permet au héros de continuer d'espérer. Héros qu'on retrouvera d'ailleurs dans *Abatte la bête*, dernier tome de cette trilogie.

Collaboratrice  
Le Devoir

#### LA BÊTE ET SA CAGE

David Goudreault  
Stanké  
Montréal, 2016, 248 pages

## BIBLIOTHÈQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

30% de leurs visiteurs étaient en recherche d'emploi. Ceux-là, ont-ils pensé, auraient peut-être besoin de cravates pour aller passer des entretiens. Une petite collection a été montée, en utilisant d'anciens boîtiers de DVD comme écrin. Le bibliothécaire pour donner de la confiance en entrevue ? Pourquoi pas. « *Le livre, la lecture, l'information restent le cœur de notre business. Mais s'ajoutent l'appui et le soutien.* »

Les adeptes traditionnels des bibliothèques n'accueillent pas tous d'un bon œil cette transformation, qui brise l'étiquette élitiste qui colle parfois encore. Certains critiquent l'arrivée de l'infotainment, du divertissement à tout prix. N'y a-t-il pas danger de s'éloigner du livre, de la littérature et de leur partage ? « *Il y a cette étrange perception envers les bibliothèques quand elles sont en transformation*, répond M<sup>me</sup> Martel, *qui fait qu'on a toujours l'impression que les services qui s'ajoutent vont en soustraire d'autres. Mais l'histoire des bibliothèques publiques en est une d'addition. On a toujours étendu l'offre. Ça a commencé par les collections. On a ajouté les références, puis les formations, la médiation, les activités hors les murs, l'Internet. Maintenant, on cherche à intégrer la technologie.* »

Le but ? Y emmener davantage de gens. Car ces institutions aimeraient devenir les premiers intervenants, en quelque sorte, en alphabétisation. Et en littératie, quel qu'en soit le genre. La bibliothèque Père-Ambroise, près du métro Beaudry à Montréal, dessert plusieurs usagers qui doivent affronter des difficultés économiques. « *Il y a encore une grande fracture. Une partie de la population n'est pas capable de fonctionner dans la société numérique et de répondre à ses besoins d'information.* »

L'accès même à la technologie est parfois un défi. « *Une des missions des bibliothèques est de procurer de l'information tout au long de la vie des citoyens. La littératie numérique est dans notre mission.* » Maintenant, une bibliothécaire à Père-Ambroise peut aider un usager à trouver un formulaire en ligne et à comprendre comment le remplir, ou lui apprendre à utiliser une souris.

#### Liberté, égalité, fraternité

Toutes les bibliothèques ne sont pas architecturalement égales. Les plus neuves — Marc-Favreau, Saul-Bellow à Montréal — ont été pensées dans cette optique de « troisième lieu », salles de rencontres et de jeux incluses à l'architecture. D'autres rendent la rencontre ou le flânerie difficiles. « *C'était un enjeu encore plus criant à*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La bibliothèque Père-Ambroise, près du métro Beaudry à Montréal

Montréal il y a une dizaine d'années, réplique Ivan Filion. Il y a eu depuis un diagnostic et un plan de consolidation, car non seulement les espaces eux-mêmes étaient très différents, mais le personnel, les heures d'ouverture étaient disparates d'une bibliothèque à l'autre. Un des objectifs de ce plan était de donner les moyens aux arrondissements afin que leurs biblios puissent ouvrir un minimum de 53 heures par semaine et d'avoir du personnel pour avoir de la médiation. On a vu l'impact. »

Pour l'aspect immobilier, le programme Rénovation agrandissement construction de bibliothèques (RAC) a permis la construction dans des aires mal desservies, comme du Boisé, Marc-Favreau et l'agrandissement de Saul-Bellow à Lachine. M. Filion croit que les nouvelles bornes de technologie de prêt libre-service, qu'on voit apparaître de biblio en biblio, aideront le réaménagement intérieur de lieux moins bien nantis.

« *Les grands comptoirs de prêts où les gens attendaient en ligne pourraient être réduits, et ce personnel devenir plus disponible pour aller à la rencontre des usagers et faire de l'animation. Mais c'est vrai qu'encore aujourd'hui, dans certaines biblios, il y a tellement peu d'espace ou de places assises que c'est difficile d'imaginer y passer des heures. Avec l'arrivée du livre numérique, on finira peut-être par avoir besoin de moins de rayonnages en bibliothèque, et cet espace pourra être consacré à autre chose. C'est toute une nouvelle philosophie qu'on est en train d'adopter* », résume Yvan Filion.

Le Devoir

### Le lieu du « troisième lieu »

On lit « lieu » dans « bibliothèque troisième lieu ». « *L'agencement des espaces prend davantage en compte la diversité [des pratiques]* », écrit Mathilde Served, conservatrice d'État des bibliothèques à la Bibliothèque nationale de France, dans son très riche *Les bibliothèques troisième lieu*. « *Des zones silencieuses côtoient des espaces de travail informel, des salles dédiées à la réunion ou des cafés. Des vastes plateaux alternent avec des espaces plus modestes ou des niches intimistes. Ce découpage spatial, parfois appelé "zoning", permet à plusieurs usages de cohabiter dans un même lieu. Il se dégage de ces nouveaux établissements une ambiance stimulante et excitante. La bibliothèque se fait terrain d'expérimentation, de découverte, d'exploration, et s'apparente à un grand terrain de jeux. Îlots thématiques ou décors confèrent de surcroît au lieu une dimension ludique et propice à l'imaginaire.* »



# BIBLIQVENTE

6 ET 7 MAI

ARÉNA CARTIER

MÉGAVENTE DE LIVRES USAGÉS  
POUR JEUNES ET ADULTES À 3,00\$ LE KILO.

PLUS DE 35 000 LIVRES, REVUES,  
CD, DVD ET AUTRES.

HEURES D'OUVERTURE  
VENDREDI 6 MAI : DE 17 H À 21 H  
SAMEDI 7 MAI : DE 10 H À 16 H

ARÉNA CARTIER  
100, montée Major, Laval-des-Rapides



311 • www.bibliotheques.laval.ca



## LITTÉRATURE



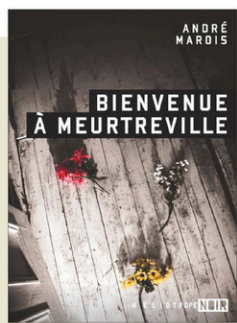
POÉSIE

L'OBSERVATOIRE

Rosalie Lessard  
Le Noroît  
Montréal, 2015, 74 pages

*L'Observatoire*, de Rosalie Lessard, se retrouve parmi les titres retenus pour l'attribution du prix Emile-Nelligan 2016. Il s'était caché sous le boisseau; voici donc l'occasion de nous pencher brièvement sur ces scènes venues de l'enfance ou des mondes adultes entêtants, et redonnées dans des blocs serrés ou des poèmes qui rallongent la stupéfaction d'être. Parfois, la concision stupéfiante: «*Des papillons fracassaient vos bouches? / On paraît l'épingle.*» Presque toujours, les images sont impressionnistes, ratissent les éclats ou font des trouées dans la logique convenue, et puis, le miracle s'accomplit. Nous est donné l'essentiel, ce frisson à la surface des mots qui irradient: «*Sous un bras de mer où la fatigue entre peu / À peu, on ne compte plus / Les heures sans vol.*» F. est là, D. aussi, et ailleurs B., et d'autres qui disent, qui sont. Et quelques fois, des moments ultimes: «*Autre nuit, nous faisons l'enfant. / Je l'embrasse de partout à la fois / Nous sommes longs, nous sommes / Dans ses poumons et ses veines et son ventre.*» Poésie de l'allusion, du raccourci heureux qui dessine, dans la brièveté des moyens utilisés, des ébauches claires d'une réalité intérieure, avec l'émotion en sus. Les personnages conviés dans ce monde intérieur rayonnent, parlent, troublent la lisse réalité des ombres. La nuit, le noir, l'aveuglement se glissent sur les choses, créant l'angoisse d'une cécité catastrophique. Beau recueil à relire, et qui s'offre comme un creuset où la vie bouillonne et se déploie.

Hugues Corriveau



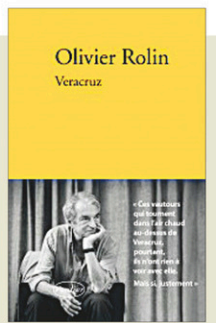
POLAR

BIENVENUE À MEURTREVILLE

André Marois  
Hélotrope/Noir  
Montréal, 2016, 184 pages

Le développement régional, ça peut se faire de plusieurs façons, mais personne jusqu'ici n'avait pensé à mettre en scène une série de meurtres pour sortir une petite ville du marasme. C'est ce qui se passe à Mandeville, petite localité de Lanaudière fréquentée surtout par les chasseurs, les pêcheurs et les randonneurs. Tout commence par un accident, ou presque, alors qu'un homme en train de voler la récolte d'un champ de pot en pleine nuit tombe sur son sécateur et se tranche la carotide. Quelques jours plus tard, c'est un voyou notoire qui se fait trancher la gorge. Plein de curieuse se pointent de partout pour saisir l'atmosphère de «Meurtreville» qui, du coup, redevient prospère. Bingo. Jusqu'à ce que le meurtrier ait trucidé tous ceux qui auraient pu le reconnaître. Rideau. Le moins que l'on puisse dire (ou le plus peut-être), c'est que tout cela est de fort mauvais goût. Écrite sans une once d'humour, racontée un peu bêtement, de façon minimaliste comme si l'on parlait d'un plan de développement quinquennal, cette histoire d'André Marois vole vraiment très bas sans même que l'on y rencontre le soupçon d'un seul vrai personnage. Récit platement narratif, sans style, on se demande ce que fait un pareil titre dans une collection qui démarre à peine. Une sorte de mauvais rêve...

Michel Bélair



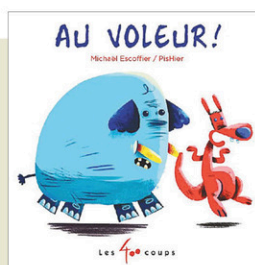
LITTÉRATURE FRANÇAISE

VERACRUZ

Olivier Rolin  
Verdier  
Paris, 2016, 121 pages

Si vous aimez Olivier Rolin, vous aimerez *Veracruz*, qui nous ramène l'expérience du grand voyageur, avec un style différent. Autant il est délié d'ordinaire, autant on a affaire dans ce livre très travaillé à quatre nouvelles emboîtées en jeux de miroir. Baroque, assurément. Tordue, la réalité. Susanna, mariée, est convoitée par plusieurs hommes. Lequel gardera-t-elle, qui sera liquidé? Il fait chaud, Susanna se pavane et rêve de les cravacher. Tandis que chacun déploie ses stratégies de séduction, Dariana reconstitue ce qui semble s'être passé. On épiluche les passions dans les journaux de Susanna, Miller, El Grieco le père... tout est ici raffiné, même l'abjection. Du grand art dans ce tableau chargé de sexe, de spectacle, de fards et de dards. Du très grand art, cet exotisme fantasmé, qui place l'écrivain en narrateur invité au Brésil, amoureux transi de Dariana, qui se serait confiée...

Gyulaine Massoutre



JEUNESSE

AU VOLEUR!

Michaël Escoffier / PisHier  
Les 400 coups  
Montréal, 2016, 28 pages

Les animaux sont sens dessus dessous: l'éléphant a perdu sa trompe, la vache, ses cornes, le lion, sa queue, l'autruche, ses plumes, et alouette, jusqu'à ce qu'ils découvrent le coupable, un petit garçon espiègle qui porte sur lui tous les membres perdus. Mais la parade ne s'arrête pas là. Lorsque le voleur, poursuivi par la horde d'animaux, trébuche sur un rondin, il provoque une collision qui ne fait qu'empirer leur état, laissant ici et là naître une vache-éléphant, une autruche-lion... Cet album tout carton, parfait pour les petites menottes, a ce qu'il faut pour susciter l'attention. Sur un texte dynamique de Michaël Escoffier, fait de questions et réponses, d'échanges entre les animaux, PisHier y va d'un trait loufoque, figuratif, toujours humoristique accordant une personnalité à chaque animal. Les fonds blancs, dénués de tout décor, attirent par ailleurs l'œil sur l'essentiel du propos, en l'occurrence sur ces drôles de bêtes prises dans un fâcheux pétrin. Un moment de plaisir assuré pour les tout-petits et même pour les grands.

Marie Fradette



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Avec *La fiancée du facteur*, Denis Thériault renoue avec la même force d'écriture, ciselée, la même folie que dans *Le facteur émotif*.

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le facteur sonne toujours deux fois

Denis Thériault donne une suite à son génial *Facteur émotif*

CHRISTIAN DESMEULES

À la fin du *Facteur émotif* (XYZ, 2005), Bilodo, un facteur mont-réalais, était laissé pour mort après avoir été frappé par un camion. Mais voici que le «facteur indiscret» ressuscite dans un nouveau roman.

À l'opposé de son indiscret protagoniste, Denis Thériault est un écrivain plutôt discret — assez discret pour que la plupart des lecteurs ne le connaissent pas ou n'en aient jamais même entendu parler. L'auteur de *Liguane* (XYZ, 2001, prix France-Québec et prix Anne-Hébert) a une prédilection pour les personnages qui préfèrent l'imaginaire à la réalité.

*Le facteur émotif*, son 2<sup>e</sup> roman, a pourtant connu une belle carrière internationale — pour un roman québécois. Peut-être avec l'intention de surfer sur ce succès à l'étranger, Denis Thériault nous propose aujourd'hui une sorte de suite doublée d'une nouvelle édition.

Bilodo, 27 ans, est facteur dans Saint-Janvier-des-Ames, un quartier populaire de Montréal. Et tous les midis, comme ses collègues, Bilodo mange au Madelinot, un petit restaurant situé près du centre de tri postal. Ce facteur n'est pas qu'un émotif, c'est aussi un original: il occupe habituellement son heure de dîner à calligraphier et à prendre des notes. Tania Schumpf, la jeune serveuse d'origine allemande, est secrètement amoureuse du facteur — les Allemandes semblent avoir la cote ce printemps, après la Denise Bruck de David Turgeon (*Le continent de plastique*, Le Quartanier). Grand timide doublé d'un solitaire,

Bilodo partage sa vie avec Bill, son poisson rouge.

Mais le soir, à l'abri des regards, il se livre à son «vice secret»: ouvrir avec doigté du courrier personnel intercepté avec soin. *La fiancée du facteur* le résume bien: «C'était l'histoire d'un garçon solitaire, féru de calligraphie, d'un facteur consciencieux, peut-être trop curieux pour son propre bien. Parmi les milliers de papiers sans âme qu'il distribuait au cours de ses rondes quotidiennes, il mettait parfois

la main sur une lettre personnelle, objet rarissime de nos jours, et d'autant plus fascinant. Cette lettre, Bilodo ne la lirait pas immédiatement à son destinataire; il l'emportait chez lui, et la lisait comme si c'était le nouvel épisode d'un feuilleton tellement plus passionnant que sa propre existence. Parmi toutes ces lettres qu'il subtilisait, certaines le touchaient d'une façon particulière.»

C'est ainsi qu'il a pu découvrir une chaude correspondance — pour l'essentiel à base de haïkus, un style de courts et condensés poèmes japonais — entre une femme vivant en Guadeloupe, Ségolène, et un écrivain du quartier, Gaston Grandpré. Toute cette histoire lui monte vite à la tête, il devient amoureux de Ségolène, se met à lui écrire à la place de Grandpré après que l'écrivain a été fatalement renversé par un camion.

*La fiancée du facteur*, le nouveau roman de Denis Thériault, onze ans plus tard, raconte en gros la même histoire et la poursuit, mais cette fois du point de vue de Tania.

Après son accident, Bilodo est devenu amnésique. L'occasion est parfaite pour Tania: elle décide de se faire passer pour sa fiancée et de s'immiscer dans sa vie. C'est un peu aussi, remarquez, l'arroseur arrosé. Mais le plan de Tania ne fonctionne pas comme elle

le souhaitait et la greffe prend avec difficulté. «*La solution ne pouvait être que poétique. Tania utiliserait les haïkus afin de provoquer chez Bilodo une sorte d'électrochoc émotionnel. Elle s'en servirait comme d'un défibrillateur sentimental qui, avec un peu de chance, redémarrerait son cœur en panne.*»

On trouvera donc ici la même force d'écriture, ciselée, la même folie que dans *Le facteur émotif*, qui se déploie selon d'abondants et prévisibles jeux de miroirs, la même prédilection pour la poésie japonaise. Tout cela encore une fois traversé d'un soupçon de fantastique. Car Bilodo, c'est son véritable drame, est prisonnier d'une «boucle temporelle», dont le caractère est cette fois encore plus manifeste.

Si *Le facteur émotif* était et

demeure un roman formidable, à la fois simple et riche, une idée géniale mêlant les lettres, la poésie et l'excès amoureux, la suite ou ses produits dérivés pourront être taxés d'opportunisme littéraire. Il aurait fallu en rester là. En ajouter ne risque-t-il pas même de diluer l'aura de magie qui accompagnait *Le facteur émotif*? Pour ceux qui s'enthousiasment du même et de la répétition, il restera encore, sait-on jamais, à nous donner le point de vue de Grandpré et de Ségolène la Guadeloupéenne — la tétralogie sera complète.

LE FACTEUR ÉMOTIF ET LA FIANCÉE DU FACTEUR  
Denis Thériault  
XYZ

Montréal, 2016, 134 et 172 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 18 au 24 avril 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
<b>Romans québécois</b>		
1	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942... Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	2/2
2	Vi Kim Thuji/Libre Expression	1/3
3	La théorie du drap contour Valérie Chevalier/Hurtubise	4/2
4	Père et mère tu honoreras Jean-Pierre Charand/Hurtubise	3/4
5	Tout mon temps pour toi Maxime Landry/Libre Expression	-1
6	Tel était leur destin • Tome 1 De l'autre côté de... Nathalie Lagassé/Hurtubise	5/3
7	Les chevaliers d'Antares • Tome 1 Descente... Anne Robillard/Wellan	7/10
8	La femme qui fuit Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	-1
9	Un été à No Damn Good Nathalie Petrowski/Boréal	6/2
10	Dans l'ombre de Monsieur Addams Marjorie D. Lafond/Les Éditions réunies	-1
<b>Romans étrangers</b>		
1	La fille de Brooklyn Guillaume Musso/XO	1/5
2	L'horizon à l'envers Marc Levy/Robert Laffont	2/11
3	L'urgence dans la peau. L'impératif de Boume Eric Lustbader/Grasset	5/5
4	Trois jours et une vie Pierre Lemaitre/Albin Michel	8/3
5	Carnets noirs Stephen King/Albin Michel	4/7
6	La dame de Zagreb Philip Kerr/Masque	6/9
7	La vie est d'hommage Jack Kerouac/Boréal	3/3
8	Conquis K. Bromberg/Homme	7/3
9	Désaxé Lars Kepler/Actes Sud	10/2
10	City on fire Garth Risk Hallberg/Plon	-1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
<b>Essais québécois</b>		
1	Une escroquerie légalisée Alain Deneault/Écosociété	1/3
2	Dans l'intimité du pouvoir Dominique Lebel/Boréal	4/3
3	L'affaire Turcotte Catherine Dubé/Rogers	2/3
4	Survivre à l'offensive des riches Roméo Bouchard/Écosociété	3/2
5	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes... Fabien Cloutier/Lux	6/10
6	Différence et liberté. Enjeux actuels de... Georges Leroux/Boréal	-1
7	Les radicaux libres Jean-François Nadeau/Lux	-1
8	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse	8/28
9	La dure école Normand Baillargeon/Leméac	5/4
10	La médiocratie Alain Deneault/Lux	7/3

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
<b>Essais étrangers</b>		
1	La puissance de la joie Frédéric Lenoir/Fayard	1/14
2	Il est avantageux d'avoir où aller Emmanuel Carrère/POL	1/7
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/10
4	Quelle sorte de créatures sommes-nous?... Noam Chomsky/Lux	3/4
5	Ces ondes qui nous entourent Martin Blank/Écosociété	4/2
6	Nous sommes tous des féministes Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	-1
7	Sonnez, merveilleux! Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gabolde/Boréal	9/8
8	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle Jean d'Ormesson/Gallimard	-1
9	Une colère noire. Lettre à mon fils Ta-Nehisi Coates/Autrement	-1
10	Petit éloge de la lecture Pef/Gallimard	-1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

**LIBRAIRIE**

ACHAT À DOMICILE  
514-914-2142

Fonds universitaires :  
• Littérature, Philosophie,  
Sciences humaines  
• Pléiade

Art québécois et international  
Livres d'art et livres d'artistes  
Livres anciens avant 1800  
Automatistes, Éditions Erta,  
Refus Global...

Bonheur  
d'occasion  
Librairie

**GALERIE**

ESPACE LOCATIF  
DISPONIBLE

Bel espace chaleureux pour  
artistes en arts visuels

• Consultez notre site web  
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais  
pour lancement de livre ou  
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
www.bonheurdoccasion.com

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Plongée chez les *yakuzas*

Un journaliste américain dans le monde du crime au Japon

CHRISTIAN DESMEULES

Pendant 12 ans, le journaliste américain Jake Adelstein a couvert les affaires criminelles au Japon. Juif du Missouri né en 1969, arrivé un peu par hasard au Japon pour y étudier la littérature comparée à la prestigieuse Université Sophia de Tokyo, c'est aussi un peu par hasard qu'il a atterri dans le journalisme.

Au début des années 1990, ayant réussi le concours, il parvient à intégrer à 24 ans la rédaction d'un des plus importants quotidiens japonais, le *Yomiuri Shinbun*, le plus lu au pays avec son tirage faramineux de 10 millions d'exemplaires. Une véritable institution, une pieuvre économique, un trou noir qui avale toute vie personnelle. Précisons tout de suite qu'il y travaillait et écrivait exclusivement en japonais...

Affecté d'abord à la couverture des affaires policières, esclave de ses patrons et de la chasse au *scoop* jour et nuit dans une banlieue-dortoir de Tokyo, Jake Adelstein, après les habituels accidents de la route et les vols de sacs à main (qui font souvent la manchette au Japon), a été confronté très vite à une réalité plus sombre. C'est-à-dire au phénomène des *yakuzas*, le crime organisé à la japonaise, qu'on appelle plutôt *gokudo* (« l'ultime voie ») au pays du Soleil levant.

Livre-enquête, roman documentaire, témoignage de ses plus chaudes années de journalisme, *Tokyo Vice* est une plongée à cru dans les bas-fonds de Tokyo — de salons de massage en bars à filles —, dans le crime et le journalisme *made in Japan*. Adelstein a compris à la dure que « le journalisme est toujours une question de résultat et non d'effort ».

Des efforts, il en a pourtant mis. Pour essayer, comme c'est la norme au Japon, d'entretenir des liens personnels avec certains policiers, connaître et se rappeler la date d'universitaire de leurs enfants, savoir quelle est leur bière préférée, etc. « J'ai déjà entendu une fois quelqu'un définir le travail de journaliste comme celui d'une "geisha mâle". C'est effectivement une approche assez juste de ce que nous devons faire pour avoir un scoop — du moins certains d'entre nous. »

Les résultats, à la surprise de ses collègues et de ses supérieurs, se sont mis à arriver. Comme ces histoires de trafic humain et de prostitution impliquant des étrangères, dans l'indifférence parfaite de la police et de la justice. Tant que les *yakuzas* perpétrent leurs crimes entre eux, commettent leurs méfaits dans l'ombre ou s'en prennent à des étrangers, et qu'ils ne touchent pas les « civils », la police préfère



AGENCE FRANCE-PRESSE  
Tokyo Vice est une plongée à cru dans les bas-fonds de Tokyo.

généralement fermer les yeux.

Sa plus grosse prise : découvrir que le bonze d'une des plus importantes organisations mafieuses s'était fait faire une greffe du foie dans un hôpital universitaire américain (UCLA) en échange de quelques millions de dollars blanchis dans des casinos de Las Vegas — obtenant aussi au passage un improbable visa américain.

Rapidement, alors qu'il essayait de faire la lumière sur cette histoire, les menaces de mort se sont mises à pleuvoir. Une seule façon de sauver sa peau : publier au plus vite tout ce qu'il savait — un cas concret de « publier ou périr ». Ce qu'il a fait en 2008 dans le *Washington Post* — et non pas au Japon. « Je crois que ce fut la pire période de ma vie », raconte-t-il. On le croit sans mal. Sa femme et ses deux enfants ont dû être rapatriés aux États-Unis et placés durant quelques années sous la protection du FBI.

Si d'autres ont su montrer comment la démocratie japonaise et le crime organisé, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ont avancé main dans la main, son livre nous révèle dans un corps à corps parfois haletant (et largement véridique) certains des aspects les plus sombres de cette société.

Premier titre des jeunes éditions Marchialy, qui se revendiquent de la « creative nonfiction », *Tokyo Vice* se situe entre le roman d'apprentissage, l'étude de cas d'anthropologie criminelle et le documentaire sur la vie d'un journaliste couvrant le « beat » policier au Japon. Le livre, en cours d'adaptation cinématographique avec Daniel Radcliffe dans le rôle principal, propose une incursion exceptionnelle dans l'univers secret du crime organisé au Japon.

Collaborateur  
Le Devoir

## TOKYO VICE

Jake Adelstein  
Traduit de l'anglais par Cyril Gay Marchialy  
Paris, 2016, 480 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Cassie Bérard, dans la mine de la mémoire

Son ambitieux *Qu'il est bon de se noyer* allie polar métaphysique et surréalisme

DOMINIC TARDIF

Le décor du deuxième roman de Cassie Bérard est celui d'une Amérique à qui l'on a fait trop de fausses promesses. *Qu'il est bon de se noyer* a tout d'une complainte de guitare sèche à la Bruce Springsteen. En 2012, Asbestos s'enivre du parfum d'une éventuelle relance de l'exploitation de l'amiante. Les voitures des chômeurs s'alignent chaque jour dans les rues — littéralement pare-chocs à pare-chocs — devant le moulin. Surtout, il ne faudrait pas rater sa chance d'être embauché le premier.

« Mais qu'est-ce que le passé a de bon à m'apprendre ? », se demande Jacinthe, fille de cette ville aussi lunaire que minière, de retour après un long exil dans la maison de ses grands-parents, où elle fuit... quoi déjà ? Une série de noyades renverra un angoissant écho à ce qui, de l'intérieur, la tenaille. Une jeune femme retrouvée tête renversée dans une rigole, trois enfants dans le lac, puis deux jumeaux dans une piscine, etc. Les enquêtes menées par la revenante — pourquoi enquête-t-elle d'ailleurs ? — feront remonter à la surface de sa mémoire le visage de son frère Alec, mystérieusement disparu. C'était il y a longtemps, à l'époque où les explosions de la mine rythmaient les jeux des petits.

« Les inquiétudes de Jacinthe grimpent en flèche, atteignent le complot, le règlement de compte, si bien qu'elle en vient à retourner le problème vers elle, à croire que le coupable la vise personnellement, la pourchasse [...] Ses cernes s'épaississent, elle tousse creux, se gratte le crâne, de l'urticaire derrière les oreilles et sur la nuque, le jour où Alec, elle se souvient, de l'urticaire à la même place, l'inconfort s'est



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Après un premier roman tordant le cou au réalisme, Cassie Bérard radicalise davantage son rapport aux traditions d'un roman qui ne souhaiterait que raconter des histoires.

prolongé pendant des semaines », écrit l'auteure dans une de ces longues phrases ouvrant des fenêtres sur le monologue intérieur du personnage principal.

## Ambition soufflante

Après un premier roman (*D'autres fantômes*, 2014) tordant le cou au strict réalisme, Cassie Bérard radicalise davantage son rapport aux traditions d'un roman qui ne souhaiterait que raconter des histoires. Sa narration, se dérobant constamment sous nos doigts, multiplie les ravalements de façade, zappe de perspective en perspective, un pied du côté de la clarté, l'autre du

côté de l'embrouillamini, sans qu'on ne sache plus trop à qui accorder notre confiance.

Drame socio-économique sur la dépossession, fable surréaliste gonflée de juste colère (les Asbestriens faisant la queue jour après jour dans la rue pour une *job*), tragédie grecque sur fond de prolétariat désœuvré, polar métaphysique, roman catastrophe ; *Qu'il est bon de se noyer* brille par une ambition presque aussi soufflante que la vue du puits minier d'Asbestos, un des plus grands au monde. Refuser d'attacher toutes les ficelles correspond certes chez l'écrivaine autant à un discours sur la fiction que sur la fiabilité de ce que l'on nomme souverains, mais confine parfois le

lecteur bien intentionné au tournis, ainsi qu'à la confusion.

« Le problème, c'est que la mine, elle, quoi que vous fassiez, ne vous laisse jamais tranquille », assure cette narration qui semble en connaître un pan sur l'obstination du passé à toujours ressurgir dans le présent. Cassie Bérard aurait pu, comme de raison, remplacer ici le mot *mine* par *mémoire*.

Collaborateur  
Le Devoir

## QU'IL EST BON DE SE NOYER

Cassie Bérard  
Druide  
Montréal, 2016, 320 pages

## TOMBEAU

SUITE DE LA PAGE F 1

Jouisseur, excessif, passionné : il aura pour muse Emmanuelle Septembre, figure énigmatique de cette période, qui fréquenta aussi Gaston Miron. On la retrouve sur la couverture de *LSD voyage* (Éditions québécoises, 1974), long blues désenchanté pour celle qui sera l'*Être ange étrange* (éditions Danielle Laliberté, 1974) avec laquelle il part à la dérive dans une ville érotisée dont les fantômes poussent sur le béton.

## « Savant anarchiste »

Dans le numéro 8 d'*Hobo Québec* qui lui est consacré, revue contre-culturelle où il tenait la chronique jazz, Geoffroy offre un long entretien, le seul connu à ce jour, et

un poème inédit dédié à sa muse, à qui il lance cette invitation digne d'Orphée : « *Viens l'enfer est intense et mon film est rebelle/nécrose merveilleuse d'un spasme intransigeant.* »

Avec Renée Saby il aura sa première fille, Erika, en 1970. Avec Muriel Saint-Laurent il aura Chloé en 1976. Il meurt pourtant seul, oiseau de nuit et infatigable chercheur d'or. Ses funérailles ont lieu à Joliette, dans la petite église de Saint-Paul. Ce « *savant anarchiste* », ainsi que le surnomme son amie Denise Boucher, a terminé sa course.

Le plus beau souvenir qu'elle garde de lui, ce sont ces longues heures de recherche en bibliothèque, et cette fois en particulier où il

avait fallu déterrer un vieux dictionnaire pour trouver une définition de la cyprine dans le *Vaisseau d'or* de Nelligan, nom qui donnera son titre au premier livre de l'auteure des *Fées ont soif*.

Elle se souvient avec émotion que le *Psaume 151* de Léo Ferré et son *Miserere* anarchiste résonnaient dans l'église durant le service funéraire de Geoffroy. À la réception suivant la cérémonie, la maman avait symboliquement fait brûler le gâteau préféré de son petit Louis.

Collaboration spéciale  
Le Devoir

D'après une idée originale du quotidien Le Temps.



Né à Rimouski, maintenant ancré à Montréal, l'écrivain, poète, critique et essayiste Maxime Catellier a publié plusieurs recueils de poésie, dont *Perdue* et *Bois de mer* (L'Œil de Cravan) tout en poursuivant une réflexion esthétique et critique qui l'ont mené des surréalistes, avec *Effets de neige*, au pamphlet versifié avec *La mort du Canada* (Poètes de brousse). Son plus récent ouvrage, le roman *Golden Square Mile*, est paru l'an dernier à L'Œil de Cravan.



## ESSAI QUÉBÉCOIS

## LA PARODIE DANS LA BANDE DESSINÉE FRANCO-BELGE

CRITIQUE OU ESTHÉTIQUE ?  
Pierre Huard  
PUQ  
Montréal, 2016, 272 pages

Ce n'est pas parce que c'est comique que c'est léger. La bande dessinée parodique issue du corpus franco-belge depuis les années 1980 est bien plus exigeante qu'elle n'en a l'air, s'adressant même à un « lecteur intelligent », un « lecteur spécialisé », sinon un lecteur idéal, capable de saisir les ressorts comiques d'œuvres de nourrissant des codes formels du 9<sup>e</sup> art pour mieux leur faire la peau. C'est, en tout cas, ce qu'avance Pierre Huard, dans cet essai académique sur les mutations de la parodie en bande dessinée, de l'après-guerre à l'aube du second millénaire. L'enquête, qui invite dans ses pages Lucky Luke, Spirou, tout comme Gotlib, Margerin, Tardi, Uderzo et compagnie, est publiée à titre posthume près de six ans après la mort prématurée du jeune théoricien de la bande dessinée qui enseignait à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Elle pose tout un pan de ce 9<sup>e</sup> art comique en « rite social » dont le regard critique agit autant sur les cadres de la bédé que sur le « vivre-ensemble » de son époque, et ce, en déjouant les préjugés sur un genre littéraire, un médium disent certains, dont la complexité est ici plus qu'évidente.

Fabien Deglise

## Adorable créature de nuit

je dormirai la tête au creux de ton amour  
et les poings refermés griffant l'eau de ton aube  
ton corps comme le ciel de si étranges musiques  
nues aux confins mordorés de l'auroch

tu danseras les mers et tendresses profondes  
l'eau vagira plus loin les cris des océans  
viens l'enfer est intense et mon film est rebelle  
nécrose merveilleuse d'un spasme intransigeant

la rue refermera ses restaurants d'odeurs  
mes lettres porteront des stigmates d'auteur  
d'autres mythologies d'autres Emmanuelles  
passeront par l'abord d'où je reviens déjà

je dormirai les mains enfouies dans tes lèvres  
lentement merveilleuses et crépusculairement  
d'une rougeur de nuit à donner à mon sexe  
qui broie par-dessus toi des Septembre de chair

ô longue longue créature de vie

## Louis Geoffroy

Le 25 octobre 1968  
Inédit publié dans le magazine *Hobo Québec*



Louis Geoffroy en 1967

HÉLÈNE CHIASSON / COLLECTION CHLOÉ GEOFFROY

## LIVRES

Pierre Lemaître signe *Trois jours et une vie*, un récit presque suffoquant qui se découpe en trois dates.

POLAR

## Au pays de l'angoisse

Pierre Lemaître nous fait vivre un thriller de l'intérieur

MICHEL BÉLAIR

Récit presque suffoquant de Pierre Lemaître, *Trois jours et une vie* s'articule en trois dates: 1999, 2011 et 2015. Il tourne autour de l'absence-présence de Rémi, un enfant de six ans disparu brutalement en 1999, deux jours avant Noël, dans une petite localité de la grande région parisienne. Il ne se passe jamais rien à Beauval. Cette disparition sera le prélude d'une tempête de dimension « catastrophe naturelle » qui va détruire une partie du village et mettre fin à la battue pour retrouver le petit Rémi avant qu'elle ne s'amorce vraiment. On ne retrouvera ses restes que 12 ans plus tard. Ce qui ne mettra pourtant pas fin au suspens intenable qui s'appesantira sur le lecteur jusqu'à la toute fin du récit.

C'est que le lecteur sait tout d'entrée de jeu. Il sait que le petit Rémi est mort dès les premières pages du livre et il connaît son assassin. Tout l'art du Prix Goncourt 2013 — et

de son écriture si particulière dans laquelle on a l'impression qu'il n'y a jamais un mot de trop et où les silences sont aussi importants que tous les discours — tient au fait qu'il nous raconte cette histoire avec les mots et la terreur qui

Un récit aussi exemplaire que fascinant; l'œuvre d'un maître. Rien de moins.

envahissent rapidement le garçon de 12 ans responsable de tout cela: Antoine.

Antoine qui est terrorisé tout autant par le geste brutal qu'il a posé, sans s'en rendre compte presque, que par la certitude de se faire prendre. Qui panique. Qui se replie encore plus sur lui-même qu'à l'habitude, persuadé qu'il dévoilera tout si on lui pose la moindre question. Qui attend le jugement, en fait. Puis qui, n'y croyant pas vraiment, se remet à respirer après que la tempête se fut abattue sur Beauval en reléguant

son crime au deuxième plan.

Antoine que l'on revoit ensuite en 2011, 12 ans plus tard, en visite chez sa mère. Qui n'a jamais oublié mais qui s'est permis de vivre, enfin presque, grâce à Laure. Il revient, une toute dernière fois se dit-il, pour participer à une fête où il revoit tout le monde, enfin ceux qui restent de cette époque et qui sont toujours vivants. Mais rien ne se passera vraiment comme il l'aurait voulu et voilà que, encore une fois, il pose un geste qui le liera à jamais à Beauval.

Dernier chapitre, 2015: Antoine est maintenant un rouage important de la petite ville, et même de toute la région. Il a renoncé à beaucoup de choses, est devenu médecin de campagne et il a presque réussi à donner un sens à sa vie en n'oubliant jamais vraiment Rémi. Jusqu'aux toutes dernières pages du récit où Rémi, comme nous, prend conscience de ne pas être le seul à avoir su...

Ce qui est fascinant dans ce livre, qui peut se lire tout d'un trait tellement il est écrit au rythme des battements du cœur, c'est le climat d'oppression perpétuelle qui y règne. À tout moment, on a l'impression que la digue va céder ou que la foudre va s'abattre. Qu'Antoine va y passer... et un peu nous aussi qui savons depuis le début et qui nous cachons un peu avec lui. Pierre Lemaître réussit à nous faire vivre l'angoisse permanente qui afflige son personnage principal; à un point tel que la lecture se fait vraiment plus facile, plus simple aussi, quand Rémi s'estompe un peu et que la vraie vie reprend sa place. Ou presque.

Un récit aussi exemplaire que fascinant; l'œuvre d'un maître. Rien de moins.

Collaborateur  
Le Devoir

**TROIS JOURS ET UNE VIE**  
Pierre Lemaître  
Albin Michel  
Paris, 2016, 279 pages

HISTOIRE

## Les villes vertes de la Nouvelle-France

Les Jésuites et les Récollets ont aménagé de gigantesques potagers intra-muros

DAVE NOËL

Que ce soit sur les toits, dans les ruelles ou les jardins communautaires, les urbanculteurs renouent avec la tradition des potagers intra-muros de la Nouvelle-France. L'historien Jean-Pierre Hardy n'a pas attendu ce retour à la terre des citadins pour s'intéresser aux légumes d'autrefois.

En 1608, Champlain est accompagné de son jardinier lorsqu'il fonde Québec au pied du cap Diamant. Entre deux voyages dans les pays d'en haut, l'explorateur expérimente les pousses du Vieux Continent en sol américain. « Ses jardins symbolisaient aussi la souveraineté française et l'ordre », écrit l'auteur de *Jardins et jardiniers laurentiens (1660-1800)*.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Québec et Montréal sont de véritables « villes vertes ». À l'intérieur des remparts, les communautés religieuses aménagent de gigantesques potagers servant à la fois à l'alimentation, à la médecine, au loisir et au recueillement. À lui seul, le jardin du gouverneur s'étend sur plus de 10 000 mètres carrés dans la haute ville de la capitale.

La revanche de la patate

Hardy, chercheur associé au Musée canadien de l'histoire, dresse un inventaire détaillé des potagers urbains de la Nouvelle-France. « On cultive majoritairement des choux, des oignons, du céleri, des salades, des herbes à saler, des navets, des betteraves, des carottes, des fèves et des échalotes », écrit-il. Oublions les asperges, et les poireaux qui sont cultivés par une minorité seulement des citadins, de même que les radis, les courges et les pois. » L'auteur montre à quoi pouvaient ressembler ces légumes qui seraient sans doute jugés trop laids pour figurer



Le patron des jardiniers, Saint Fiacre, s'est consacré à la culture de plantes médicinales.

dans les étalages aseptisés de nos supermarchés.

En se projetant dans le passé, les historiens adeptes de métissage ont parfois exagéré l'apport des Amérindiens à la table des colons. L'auteur rappelle à ce sujet que le blé d'Inde autochtone cultivé aux premiers temps de la colonie n'a été adopté que par nécessité. Cette variété de maïs, le plus souvent réduite en farine pour faire du mauvais pain, n'apparaît presque plus dans les potagers urbains de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Sous l'Ancien Régime, on méprise également la patate. Faute de mieux, on en donne aux réfugiés acadiens qui fuient les déportations britanniques de 1755. Le tubercule mal-aimé prendra toutefois sa revanche dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, explique Hardy dans cet essai qui fait le tour du jardin.

Le Devoir

**JARDINS ET JARDINIERS LAURENTIENS (1660-1800)**  
Jean-Pierre Hardy  
Septentrion  
Québec, 2016, 298 pages

## Élever la vie, écrire la paix

L'échange des langues met en valeur des trésors paisibles; Jordis en Corée, Cixous en Allemagne

Pendant que Christine Jordis, au terme de plusieurs voyages et d'une traversée des langues, publie l'histoire coréenne d'un fameux calligraphe, Hélène Cixous brise d'anciens murs. Doublé pour en finir avec les conflits.

GUYLAINE MASSOUTRE

L'Histoire ne manque pas de sages aux jardins secrets. Dans *Paysage d'hiver. Voyage en compagnie d'un sage*, la romancière Christine Jordis, collaboratrice au *Monde des livres*, membre du jury du Femina, lectrice chez Grasset et ex-directrice de littérature anglaise chez Gallimard, s'est rendue plusieurs fois en Corée, sur les traces de Kim Jeong-hui, dit Chusa. Elle s'approche de ses idéogrammes et de sa vie.

Célèbre pour son parcours intellectuel et politique au XIX<sup>e</sup> siècle, où il a vécu (1786-1856), ce sage incarne les valeurs confucéennes. C'est un écrivain, un poète, un calligraphe et un peintre. Sa renommée traverse la Chine, et son *Paysage d'hiver* (Sehando) est un trésor national en Corée.

Dans le musée de Séoul qui lui est consacré, Jordis trouve de quoi suivre sa vie. Sa carrière politique, ses ambitions, puis sa disgrâce et le changement radical qu'il opère dans ses valeurs fascinent l'Occidentale, car la calligraphie y atteint un sommet.

Du visible à l'invisible

Dépaysant, le livre de Jordis est à la fois un récit de voyage, une biographie, une brève histoire de la Corée,



YI HAN-CHEOL CC

La figure de l'écrivain, peintre et calligraphe Kim Jeong-hui, dit Chusa, habite les pages de *Paysage d'hiver* de Christine Jordis.

souvent liée à la Chine, et du taoïsme. Elle y explique ce que furent les Lumières asiatiques, au moment où l'Occident rêvait de progrès et de révolution, avec les violences qui s'ensuivirent. En Corée, c'était une autre histoire.

À la cour royale coréenne règne un âge d'or pour les

bâtisseurs, mais aussi la profonde transformation du pays par l'entrée du catholicisme et ses conversions, cruellement réprimées. L'histoire politique connaît des soubresauts. Adepte du bouddhisme zen, Chusa, alors réputé pour sa connaissance des textes néo-confucéens, va connaître l'exil.

Il se consacre alors à la calligraphie, un acte artistique de haute spiritualité. « Pur agencement de lignes et de formes qui suggèrent le mouvement impulsé par le souffle — la poussée même de la vie. Pas de thème, pas de sens discernable. Le sujet est celui-là: l'élan de la vie. De l'énergie rendue visible. » Jordis est conquise par l'admiration que les Coréens lui portent et donne à comprendre tout ce que le renoncement monastique du maître, entrecoupé de soubresauts d'action, engendre de beauté et de leçons de vie.

Réconciliation

Nul doute que dans la recherche d'un bien-être véritable, tant physique que moral, conscient ou inconscient, face au trait tracé, l'idée de paix et de réconciliation a cheminé parmi les adeptes. Il n'est pas étranger, en ce sens, de présenter ici la correspondance, si profonde et si enrichissante, entre Cécile Wajsbrot et Hélène Cixous.

Wajsbrot, écrivaine et traductrice à Berlin, a proposé à l'essayiste Cixous de déplier le nœud névralgique de son exil intérieur. Il se nomme Osnabrück, ville où sa mère est née et qu'elle avait dû fuir en 1930. De là, Cixous projette la langue allemande à la lumière de son écriture.

Une autobiographie allemande est cette correspondance d'intelligence amicale. Un intense récit imprègne tout ce qui rattache Cixous au verbe essentiel, à ce que son apprentissage du français recouvrit de l'allemand. Sa grand-mère s'adressait à elle dans sa langue.

Rien de trop, jamais, dans ses mots, et d'emblée la conni-



vence affective: « Dès que je dis "Allemagne", l'Algérie se lève et la suit comme son ombre. » Cette image sonore de l'Allemagne intérieure, sa « prélangue », elle l'enrichit de souvenirs, un voyage à Köln à 14 ans, sa famille, ses lectures innombrables, croisant les langues et les territoires indissociables. Des liens originaux et secrets y cultivent le « ravissement [...] des mots retrouvés ». Elle a un talent fou pour déplier chaque nouvelle strate de sa pensée originelle, qui garde sa simplicité. L'archive y livre des épiphanies, là où le sujet Cixous s'entend — dans le double sens du terme. Sa musique

de l'âme est « une revenance » de fantômes au château fort souterrain, dit-elle en évoquant Montaigne, son repère.

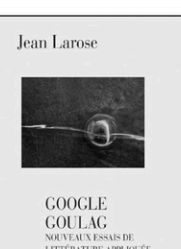
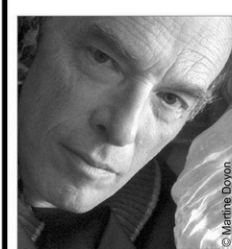
Avec quelle habileté elle déluge « ce qui fait jouir, vivre, frissonner, en allemand ! » « C'est très sensuel. Les langues sont des anges à mémoire. Elles gardent ou répètent les pas de Kleist ou celui de Büchner ou celui de Stendhal, le souffle, la course. » Les sages creusent ainsi le matériau de la paix, à même la langue.

Collaboratrice  
Le Devoir

**PAYSAGE D'HIVER VOYAGE EN COMPAGNIE D'UN SAGE**  
Christine Jordis  
Albin Michel  
Paris, 2016, 374 pages

**UNE AUTOBIOGRAPHIE ALLEMANDE**  
Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2016, 108 pages

## Rencontre avec Jean Larose



Réflexion sur la transmission de notre héritage culturel et religieux

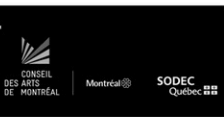
Animation: Jean-François Bouchard

Jeu 5 mai 19 h 30

Contribution suggérée: 5 \$



Librairie indépendante de quartier  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585



# ESSAIS



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour le penseur québécois, l'instruction publique devrait avoir pour mission de communiquer « à chacun les connaissances et les vertus permettant de prendre part à la grande conversation démocratique ».

## Les Lumières de Normand Baillargeon

Que faire pour permettre aux médias et à l'école de jouer pleinement leur rôle démocratique ?

LOUIS CORNELIER



En 2009, Normand Baillargeon avait choisi une ampoule électrique pour illustrer la couverture de son essai *Raison oblige* (PUL). Le message était clair : le philosophe se voulait un homme des Lumières. Cette filiation est textuellement réitérée dans son recueil d'essais *La dure école*. Baillargeon, en effet, se réclame du projet de Kant et de Condorcet « visant à contribuer, par l'éducation et la culture, à la construction de sujets rendus autonomes par l'acquisition et la compréhension de savoirs et qui prennent part à un projet politique démocratique se donnant pour objectifs le progrès, la justice et [...] l'émancipation collective ».

Chroniqueur à la radio de Radio-Canada et dans les périodiques *À bâbord!*, *Voir et Québec Science*, l'hyperactif Baillargeon a enseigné la philosophie de l'éducation à l'UQAM jusqu'à l'an dernier. Son activité intellectuelle foisonnante est animée par le souci de fournir à ceux qui l'écoutent et li lisent les outils nécessaires à une participation éclairée à ce que le philosophe John Dewey appelait la « conversation démocratique ». Auteur de l'excellent *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* (Lux, 2005), illustré par le regretté Charb,



« La résistance telle que je l'espère, telle que je nous la souhaite, est une résistance pour et avec autrui, lucide et généreuse, alimentée d'idéaux de justice et de vérité »

Normand Baillargeon

Baillargeon fait œuvre indispensable en nous invitant sans cesse à la vigilance et à la résistance citoyennes.

« Deux grandes institutions, écrit-il, ont été imaginées par la modernité pour lutter [...] contre tout ce qui menace la vie démocratique et cette nécessaire part de transparence qu'elle demande pour être digne de ce nom. » Il s'agit des médias et de l'éducation. Or, il appert, selon le philosophe, que ces deux institutions elles-mêmes peuvent être détournées de leurs fins libératrices. Il convient alors de pas en être les dupes et de s'engager à leur redonner leur potentiel émancipateur.

### Propagande médiatique

Dans un monde où régnerait l'idéal démocratique, les médias fourniraient au public l'information et les éclairages lui permettant « de contrôler intelligemment le processus politique », écrivent Noam Chomsky et Edward S. Herman. Or, constatent ces derniers, ce n'est pas le cas. Les médias se portent plutôt « à la

défense des intérêts économiques, politiques et sociaux des groupes privilégiés qui dominent la société civile et l'État ».

Possédés le plus souvent par des entreprises capitalistes obsédées par le profit, dépendant de la publicité commerciale et de sources d'information favorables à l'ordre établi, les grands médias sont en quelque sorte sous la férule des institutions dominantes et infodés à l'idéologie du libre marché, explique Baillargeon en reprenant les principaux éléments du « modèle propagandiste » conceptualisé par Chomsky et Herman.

« Pour ma part, ajoute le philosophe dans une formule rassurante pour le journal que vous tenez entre vos mains, je mesure à cette aune le profond attachement que je ressens pour un quotidien indépendant comme *Le Devoir* et pour quelques médias alternatifs. »

Dans un passionnant essai consacré à Edward L. Bernays, neveu de Freud et créateur de l'industrie des relations publiques, Baillargeon montre que cette dernière, de plus en plus envahissante, pervertit la démocratie en imposant comme vérités, par des techniques de manipulation, les intérêts des groupes qui ont les moyens de recourir à ses services.

Au lieu de fournir des lumières, donc, les grands médias et l'industrie des relations publiques fabriquent, selon la formule de Chomsky et Herman, du consentement. La thèse n'est pas neuve, mais vaut d'être rappelée.

### Dérive scolaire

Le second front de la résistance à laquelle nous convie Baillargeon concerne l'instruction publique. Cette dernière, qui devrait avoir pour mission de communiquer « à chacun les connaissances et les vertus permettant de prendre part à la grande conversation démocratique », est en crise. L'autorité des savoirs et des enseignants est contestée et une idéologie platement utilitaire s'impose de plus en plus à l'école. La né-

cessaire préparation au marché du travail prend outrageusement le pas sur la transmission culturelle, seule à même d'amener l'élève sur la voie de l'autonomie intellectuelle et de l'esprit critique.

Dans le meilleur essai de ce recueil, Baillargeon avance quelques propositions pour contrer cette dérive, alimentée selon lui par la réforme de 1999. Il importe, suggère-t-il, de mettre l'accent sur une éducation scientifique à visée démocratique, axée sur « la compréhension des principes et des méthodes de la science » plus que sur des savoirs spécialisés. Il faut, de même, privilégier l'enseignement « des mathématiques citoyennes », celles qui permettent « de comprendre toutes ces données chiffrées, ces tableaux, ces sondages et autres dont nous sommes désormais constamment bombardés ».

La littérature et les autres arts, qui humanisent, doivent aussi être au cœur de ce programme, tout comme l'histoire, à laquelle il conviendrait de faire une place importante dans toutes les matières, notamment en sciences.

Cette culture, enfin, devrait être transmise avec des méthodes éprouvées (par la tradition et, c'est la marotte de Baillargeon, par la recherche), c'est-à-dire celles que la réforme a rejetées, et à l'échelle nationale, « car le fait est qu'une culture commune, par laquelle nous disposons notamment d'un vocabulaire et de référents communs, est indispensable à la poursuite de la conversation démocratique et à la constitution même d'un monde commun ».

Résister ne suffit pas, écrit Normand Baillargeon. Il faut aussi brandir les idéaux pour lesquels on se bat et en rendre raison. Le philosophe, lui, veut des Lumières pour aujourd'hui. Seuls les éteignoirs le contrediront.

louisco@sympatico.ca

LA DURE ÉCOLE  
Normand Baillargeon  
Leméac  
Montréal, 2016, 184 pages

## Réinventer l'espoir

Un autre Québec est possible, plaide Jean-François Nadeau de sa plume de penseur indigné

MICHEL LAPIERRE

Pour se rajeunir et prétendre à l'originalité, la droite, depuis la fin des années 1970, se présente volontiers comme radicale, mot qu'on associait souvent à la gauche. Margaret Thatcher l'a fait. Ont suivi dans cet esprit Reagan, Bush père et fils, Sarkozy et, ici, Harper et Couillard. Chroniqueur au *Devoir*, Jean-François Nadeau, dans son essai *Les radicaux libres*, réinvente l'espoir éteint par ces électrons libres qu'il persifle en refulant colère et honte.

Les tenants politiques du néolibéralisme agissent en effet de manière indépendante par rapport à l'humanité. Ils défendent seulement, au dire de Nadeau, l'infime minorité des « rois du marché » qui forment la « dictature de l'actionnariat ». Derrière le style brillant et plein d'humour se cachent une rage et une douleur très profondes. On les sent déjà quand l'auteur signale qu'« on consacre de plus en plus d'argent à gérer » la pauvreté pour en faire « une véritable industrie » néolibérale, « alors qu'il conviendrait plutôt de l'éradiquer ».

Dans le recueil de ses textes écrits entre 2003 et 2016 (certains, retravaillés, issus de sa chronique du *Devoir*, d'autres puisés ailleurs ou parfois inédits), on les perçoit comme jamais à travers les pages consacrées au triste sort actuel des autochtones. En visitant le village algonquin de Kitchisakik, au sud de Val-d'Or, Nadeau ausculte, dans son propre pays, une réalité brutale : la misère. Maisonnettes qui paraissent de carton. Ni égout, ni eau courante, ni électricité pour les 300 habitants.

Le journaliste ne nie pas que

le sort des Amérindiens fut moins tragique dans leurs rapports avec les Canadiens français qu'avec les Anglo-Saxons et que l'ensauvagement de nos coureurs des bois et la sympathie du Québec pour Louis Riel, chef des Métis, comptent parmi les « belles aventures humaines ». Mais il nous convainc que le dépeuplement des autochtones devrait provoquer une remise en cause salutaire de la poétisation de nos liens historiques avec eux.

Nous ne pouvons, souligne-t-il avec pénétration, « neutraliser l'horreur en la transposant sur une échelle de degrés de douleur ». En définitive, pas plus que les autres descendants d'Européens, nous ne sommes justifiés de prétendre à un « partenariat » avec les Amérindiens, fût-il forgé par les siècles. Terriblement lucide, Nadeau explique : « Il y a des vainqueurs. Et des vaincus. »

Ce qui ne l'empêche pas de croire encore à la nécessité de l'indépendance du Québec, même pour les enfants gâtés du colonialisme anglais que nous furent par comparaison avec les Amérindiens, les esclaves noirs, d'autres colonisés de couleur, les Irlandais, les Acadiens. Sa colère et sa honte, Nadeau réussit à les apaiser en admirant l'indépendantiste Pierre Bourgault pour avoir rêvé d'un Québec sans drapeau et sans hymne national ayant pour seules choses à partager avec le reste du monde sa liberté ainsi que sa fraternité.

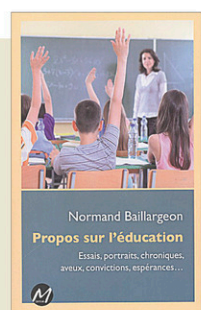
Collaborateur  
*Le Devoir*

LES RADICAUX LIBRES  
Jean-François Nadeau  
Lux  
Montréal, 2016, 216 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Plusieurs pages des *Radicaux libres* sont consacrées au triste sort réservé aux peuples autochtones.



ESSAI

### PROPOS SUR L'ÉDUCATION

Normand Baillargeon  
M éditeur

Saint-Joseph-du-Lac, 2016, 264 pages

Normand Baillargeon est tenace, creuse sans cesse les mêmes sillons et écrit beaucoup. Pourtant, on ne se lasse pas de le lire parce que sa prose critique est limpide, éclairée et vivante. Dans ce solide recueil de textes, il redit l'importance de la philosophie de l'éducation, trop souvent négligée dans la formation des enseignants, et expose avec un remarquable sens pédagogique ce que la recherche sérieuse nous apprend sur certaines réalités scolaires (notamment les devoirs et le goût de la lecture). Il rend aussi d'instructifs hommages à ses propres modèles, parmi lesquels on retrouve Condorcet, Einstein, Prévert, Chomsky et le fabuleux philosophe, à la fois sceptique et croyant, Martin Gardner. Pédagogue sympathique et de première qualité, allergique à la marchandisation des savoirs, Baillargeon confie « placer en [l'éducation] une part substantielle de son espérance ». Il donne à tous le goût de faire de même.

Louis Cornelier

NORMAND BAILLARGEON

LEMEAC

## La dure école

« De la culture à l'école en passant par le spin des relations publiques et la propagande, comment un individu peut-il mettre en œuvre une autonomie et un sens critique qui lui permettront d'agir à bon escient ? Un livre brillant et généreux. »

ARTV, Lire (web)

lemeac.com

Société de développement culturel Québec